

# LES OURS DANSANTS



WITOLD SZABŁOWSKI

# LES OURS DANSANTS

De la mer Noire à La Havane,  
les déboires de la liberté

*Traduit du polonais  
par Véronique Patte*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Tańczące niedźwiedzie*

Photographies des pages intérieures :

© Albin Biblom

© Agora SA, 2018

© Witold Szablowski, 2018

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2021  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-712-9





**ATHÈNES** : Ici, chaque jour, des milliers de Grecs rêvent à l'avènement du communisme, le système le meilleur et le plus heureux du monde.

**BELGRADE** : Pendant des années, le criminel de guerre Radovan Karadžić s'est caché ici sous le déguisement d'un docteur en médecine douce.

**BERAT** : Ici, Djoni, ouvrier du bâtiment, détruit des bunkers érigés par Enver Hodja.

**GORI** : Dans la maison natale de Staline, les vestales du généralissime vieillissent sur son masque mortuaire.

**KOSOVSKA MITROVICA** : C'est d'ici que partent deux amis, Florent et Dušan, pour aller distribuer des poulets aux Serbes de retour au Kosovo.

**LA HAVANE** : Des milliers de Cubains tremblent en suivant les nouvelles sur la dégradation de l'état de santé de Fidel Castro ; les uns de peur, les autres d'excitation à l'idée

qu'un vent de changement vienne à souffler sur leur île.

**LONDRES** : Ici, Lady Peron possède en propre deux hectares entre la gare ferroviaire et la gare routière Victoria.

**MEDYKA** : Des milliers de « fourmis » traversent jour après jour la frontière avec l'Ukraine pour passer en Pologne vodka et cigarettes.

**NARVA** : Capitale des Russes estoniens, où même les policiers ignorent la langue estonienne.

**SIERAKOWO SŁAWIENSKIE** : Les habitants d'une ancienne ferme d'État ont fondé un village de Hobbits dans le cadre de la lutte contre la pauvreté. Déguisés en personnages de Tolkien, ils invitent les enfants à participer à des jeux de rôles.

**TIRANA** : C'est d'ici qu'Enver Hodja dirigeait le pays ; à ce jour, la pyramide conçue par sa fille et son gendre continue de faire peur.



**BÉLITZA** : Dans cette petite commune se trouve un parc de douze hectares où des ours dansants apprennent à vivre en liberté.

**DRYANOVETS** : Village natal des frères Gyorgy et Stefan Marinov. Le premier arpentait les plages de la mer Noire et les kermesses de Bulgarie en compagnie de son ourse Vela. Le second était spécialisé dans le combat avec les ours, un art extrêmement difficile.

**GETSOVO** : C'est ici qu'en 2007 la famille Stanev s'est vu confisquer les trois derniers ours dansants de Bulgarie : Micho, Svetla et Mima.

**LOZNITSA** : Village natal de Pentcho Kubadinski qui, pendant la Deuxième Guerre mondiale, s'est caché parmi les Tsiganes dresseurs d'ours, puis est devenu l'un des communistes les plus illustres de Bulgarie, ami proche et collaborateur de Todor Jivkov.

**SOFIA** : Dans la capitale bulgare, il y a quelques années encore, on pouvait voir des dresseurs d'ours dans les tramways, dans les cités-dortoirs et même devant les magasins ou les guichets de loterie. Ils jouaient d'un instrument appelé *guzla*, puis faisaient la manche.

**VARNA, SABLES D'OR** : Stations balnéaires très populaires de Bulgarie. Récemment encore, avant que le pays n'intègre l'Union européenne, elles fourmillaient de dresseurs d'ours et de leurs animaux.

**YAGODA** : Petite ville connue pour ses remarquables dresseurs d'ours, plus pauvres toutefois que leurs collègues du nord. Les Bulgares disaient, avec une pointe d'ironie, que chaque habitant de Yagoda hébergeait un ours.



## Introduction

### 1.

L'homme aux cheveux ébouriffés et au regard fou ne tombait pas du ciel. Ils le connaissaient déjà. Parfois, l'homme leur disait combien ils étaient grands, les exhortait à revenir à leurs racines, improvisaient une théorie du complot peu vraisemblable mais follement séduisante. Sur les extraterrestres, entre autres. Afin d'attirer leur attention. Et de leur faire peur. Il avait en effet remarqué que, quand il faisait peur, il était plus écouté.

Ils étaient habitués à sa présence et aux propos farfelus qu'il lui arrivait de tenir d'un air tout à fait sérieux. Parfois il s'aventurait dans les extrêmes de la vie politique, parfois il restait dans le courant dominant, mais en général il était considéré comme un type farfelu.

Jusqu'au jour où ils se frottèrent les yeux de stupéfaction. Car l'homme aux cheveux ébouriffés qui prophétisait des apocalypses planétaires se mit à jouer beaucoup plus gros. De nouveau, comme auparavant, il leur fit un peu peur : avec les migrants, la guerre, les extraterrestres. Avec tout et n'importe quoi. Il flatta un peu l'orgueil national, se ridiculisant aux yeux des prétendues élites. Mais, cette fois, il ne lésina pas sur les promesses. Il promit avant tout qu'il inverserait la

marche du temps et que tout serait comme avant. Autrement dit, mieux.

Et il remporta le gros lot.

Vous avez deviné où cela s'est passé, n'est-ce pas ? Oui. Vous avez raison. Chez nous. En Europe centrale et orientale postcommuniste. Dans les Contrées de la Transformation.

## 2.

Les Contrées de la Transformation sont un magma qui a commencé à se déverser d'un volcan appelé Union soviétique & Pays frères, juste avant que le système n'explode et ne cesse d'exister. En fait, ce magma existait bien avant, puisque les Polonais, les Serbes, les Hongrois ou les Tchèques sont des nations très anciennes. Mais, depuis la Deuxième Guerre mondiale, nous vivions ici, congelés par les accords de Yalta conclus entre Staline, Roosevelt et Churchill, et abandonnés du côté obscur de la force.

Dans la zone d'influence de l'URSS.

La première vague de magma a commencé à se déverser lorsque, le 4 avril 1989, la Pologne a connu ses premières élections (presque) libres.

Puis le mur de Berlin s'est effondré. Et le magma s'est mis à couler pour de bon.

Peu après, ce sont l'Union soviétique et tout l'ordre de Yalta qui se sont effondrés.

Et nous sommes devenus libres. Polonais, Serbes, Hongrois, mais aussi Estoniens, Litvaniens, Ukrainiens, Bulgares, Kirghizes, Tadjiks, Kazakhs. Une grande partie du monde a acquis la liberté sans y avoir été préparée. Et, pour quelques rares pays, sans l'avoir espéré ni même souhaité.

Une grande partie du monde s'est donc trouvée dans l'obligation de s'extirper de la glace et d'apprendre rapidement comment fonctionne ce monde. Comment s'y faire une place. En un mot, elle a dû apprendre ce qu'était la liberté. Et la manière d'en profiter.

L'histoire des ours dansants m'a été contée par Krasimir Krumov, un journaliste bulgare que j'ai connu à Varsovie.

D'après le récit de Krasimir, ces ours avaient été entraînés à danser et traités avec une grande brutalité pendant des années. Les dresseurs les séquestraient chez eux. Ils leur apprenaient à danser en les battant dès le plus jeune âge. Ils leur cassaient toutes les dents afin que les bêtes oublient qu'elles étaient plus fortes que leurs maîtres. Ils brisaient leur personnalité. Ils les forçaient à boire jusqu'à l'ivresse, si bien qu'elles devenaient souvent dépendantes à l'alcool. Puis ils leur faisaient exécuter divers numéros sensationnels pour les touristes, depuis la danse jusqu'au massage, en passant par l'imitation de célébrités.

Et soudain, lorsque la Bulgarie entra dans l'Union européenne en 2007, les ours dansants cessèrent d'être autorisés. L'association autrichienne « Vier Pfoten », autrement dit « Quatre Pattes », ouvrit une réserve spéciale près de Sofia, sur la commune de Bélitza. Confisqués à leurs dresseurs, les ours y furent regroupés. Plus de bâton, plus de brutalité, plus d'anneau dans le nez – symbole de leur captivité, selon les membres de Quatre Pattes. L'association lança un programme unique : l'apprentissage de la liberté à des créatures n'ayant jamais été libres. Pas à pas. Par degré. Avec prudence.

C'est ainsi que la réserve de Bélitza devint un extraordinaire laboratoire de liberté. Les ours apprenaient comment ils devaient bouger. Comment ils devaient se préoccuper de leur avenir. Hiberner. Copuler. Se nourrir.

En écoutant l'histoire de Krumov, j'ai pensé que moi aussi je vivais la même expérience. Depuis que les changements démocratiques ont été mis en œuvre en 1989, notre vie aussi s'est transformée en laboratoire de la liberté. Un apprentissage permanent sur la nature de la liberté, la manière de l'utiliser et le prix à payer pour elle. Nous aussi devons apprendre comment un homme libre s'occupe de lui-même, de sa famille et de son avenir. Comment il mange, comment il fait l'amour, car dans les pays socialistes l'État regardait aussi bien dans les assiettes que dans les lits.

Et, comme les ours de Bélitza, nous nous en tirons tant bien que mal. Cet apprentissage peut nous satisfaire comme il peut susciter notre résistance, voire notre agressivité.

#### 4.

Quelques années après ma première rencontre avec Krumov, je me suis rendu à Bélitza. Je voulais savoir à quoi ressemble un laboratoire de la liberté. J'ai, entre autres, appris que :

– la liberté est donnée aux ours à doses homéopathiques. Elle ne peut pas leur être administrée d'un seul coup, car les ours risqueraient de s'étrangler ;

– la liberté a ses limites. Pour les ours, cette limite est une clôture électrique ;

– pour ceux qui ne la connaissaient pas avant, la liberté est très compliquée. Les ours ont beaucoup de mal à apprendre à mener leur vie sans assistance. Parfois, c'est tout bonnement impossible.

J'ai également appris qu'à un moment donné la liberté devenait douloureuse pour un ours dansant à la retraite. Que fait-il alors ? Il se dresse sur ses pattes arrière et... se remet à danser. Il reproduit des comportements que les employés du parc se sont acharnés à lui désapprendre. Les comportements d'un esclave. Il réclame le retour de son dresseur afin que celui-ci reprenne sa vie en charge. « Qu'il me batte, qu'il me maltraite, mais qu'il me débarrasse de cette maudite obligation de me débrouiller tout seul », semblent dire les ours.

Et, de nouveau, je me suis dit que cette histoire parlait des ours, sans doute, mais également de nous.

#### 5.

Dans nos contrées, les hommes aux cheveux ébouriffés qui promettent à tout va poussent comme des champignons après la pluie. Et les gens les suivent comme les ours leurs dresseurs. Car la liberté ne leur a pas apporté que des saveurs nouvelles, des possibilités nouvelles et des horizons nouveaux.

Elle leur a aussi apporté des défis nouveaux qu'ils ne sont pas toujours en mesure de relever. Le chômage, qu'ils ignoraient au temps du socialisme. Les problèmes ou l'absence de

logement. Le capitalisme, sous une forme souvent très sauvage. Et les gens, comme les ours, préféreraient parfois qu'un dresseur vienne délester leurs épaules de certains de ces défis. Qu'il vienne soulager un peu leur colonne vertébrale.

Alors que je rassemblais de la documentation pour le livre que vous tenez entre les mains, je pensais qu'il porterait sur l'Europe centrale et orientale, ainsi que sur notre difficile sortie du communisme. Mais, entre-temps, des hommes aux cheveux ébouriffés et au regard fou ont aussi pointé leur nez dans des pays n'ayant jamais connu le communisme. Il est alors apparu que la peur face à un monde en mutation et le regret de n'avoir personne pour assumer une partie de notre existence et nous promettre que tout sera comme avant (autrement dit, mieux) sont universels. Habitants des Contrées de la Transformation, nous ne sommes pas les seuls à être concernés ; la moitié de l'Occident flirte aussi avec des hommes aux cheveux ébouriffés qui n'ont rien d'autre à offrir que des promesses vides. Des promesses qu'ils emballent dans du papier bruisant en faisant croire qu'il y a un bonbon à l'intérieur.

Et, pour ce bonbon, les gens se dressent sur leurs pattes arrière et se mettent à danser.

La liberté fait mal. Et elle fera mal. Sommes-nous prêts à payer pour elle plus cher que les ours dansants ?

## PETIT LEXIQUE

**Мечка** (*metchka*) : ours, en bulgare

**Мечкар** ou **мечкадар** (*metchkar* ou *metchkadar*) : dresseur d'ours

**Намордник** (*namordnik*) : muselière, souvent ornée d'un pompon rouge

**Холка** (*holka*) : anneau métallique avec lequel les dresseurs d'ours perçaient les narines de leurs ours

**Гьдулка** (*gadulka*, parfois aussi appelée *guzla*) : instrument de musique à cordes frottées des dresseurs d'ours.



## Première partie



## I. Amour

### 1.

Gyorgy Mirtchev Marinov a le visage enfoui dans la paume de sa main droite et, de la main gauche, il secoue la cendre de sa cigarette sur le sol qui, à Dryanovets, est d'un brun intense tirant par endroits sur le rouge. Nous sommes assis devant sa maison à l'enduit grisâtre. À un peu plus de soixante-dix ans, Marinov a encore fière allure, bien qu'à Dryanovets – village du nord de la Bulgarie habité essentiellement par des Tsiganes – peu d'hommes atteignent son âge.

La situation n'est du reste guère plus enviable pour les femmes. Au-dessus de la porte d'entrée est suspendu un avis de décès récent, avec la photographie d'une femme à peine plus jeune que lui. C'est son épouse. Elle est morte l'an dernier.

Une fois le seuil franchi, on longe une charrette, une mule et un tas de vieilleries pour arriver dans une cour en terre battue. Un piquet est planté au beau milieu. L'ourse Vela a passé une vingtaine d'hivers ici, attachée à ce piquet.

– Je l'aimais comme si elle avait été ma fille, dit Mirtchev.

Il se laisse momentanément emporter par ses souvenirs : sur les bords de la mer Noire, de bon matin, serrés l'un contre l'autre, Vela et lui s'approchent du rivage en grignotant un quignon de pain, puis se mettent au travail en suivant le bitume

chauffé lentement par les rayons du soleil. À l'évocation de ces souvenirs, Mirtchev fond comme le bitume fondait sous les rayons du soleil, il en oublie sa cigarette dont la braise lui brûle les doigts, il jette alors le mégot sur le sol rouge-brun et revient à Dryanovets, à sa maison grise avec son avis de décès sur le chambranle.

– Dieu m'en est témoin, je l'aimais comme un être humain, dit-il en secouant la tête. Je l'aimais comme un membre de ma famille. Elle ne manquait jamais de pain. Le meilleur alcool. Des fraises. Du chocolat. Des friandises. Si j'avais pu, je l'aurais portée sur mes épaules. Alors, si tu prétends que je la battais, que je la maltraçais, tu es un menteur.

## 2.

Vela est arrivée chez les Mirtchev au début des funestes années 1990, lorsque le communisme s'est effondré, entraînant à sa suite la chute des kolkhozes, des fameux TK3C (*Trudovo Kooperativno Zemedielsko Stopanstvo*, autrement dit « Exploitation agricole coopérative de travail »).

– J'étais tractoriste au TK3C de Dryanovets, je conduisais un tracteur de la marque Biélorussie et j'adorais mon travail, raconte Mirtchev. Si j'avais pu, j'aurais travaillé jusqu'à la fin de mes jours au kolkhoze. Des gens gentils. Un travail rude parfois, mais à l'air libre. Nous ne manquions de rien.

Mais, en 1991, les TK3C ont commencé à licencier leur personnel. Le directeur a convoqué Mirtchev et lui a dit que sous le capitalisme le tractoriste devait non seulement conduire un tracteur, mais s'occuper des vaches, des semailles, des moissons. Gyorgy avait l'habitude de donner un coup de main à ses collègues, cela ne lui posait aucun problème. Le directeur lui a répondu qu'il le comprenait parfaitement, mais que sous le capitalisme il ne pouvait pas garder douze tractoristes polyvalents – ils étaient effectivement douze au TK3C de Dryanovets –, mais trois au maximum. C'est ainsi que Mirtchev a été licencié.

– J'ai touché trois salaires, et adieu ! se souvient-il. En sortant de chez moi, si tu vas un peu à droite, tu arriveras sur une colline d'où tu pourras voir ce qu'il reste de notre kolkhoze. C'était un beau kolkhoze ; trois cents vaches, des centaines d'hectares, une gestion impeccable ! C'étaient surtout

des Tsiganes qui y travaillaient, car pour les Bulgares ce travail pouvait trop. Aujourd'hui tout s'est écroulé, et les Tsiganes se retrouvent au chômage. Par contre, le lait qui est vendu au supermarché de Razgrad vient d'Allemagne. Pour les Allemands, apparemment, les grandes fermes sont rentables, mais pas pour les Bulgares.

En 1991, Mirtchev a été obligé de se poser la question que se pose toute personne licenciée : « Que suis-je capable de faire d'autre ? »

– Dans mon cas, la réponse était simple, dit-il. Je savais dresser les ours à danser.

Son père et son grand-père étaient dresseurs d'ours, et son frère Stefan, dès la fin de sa scolarité, était devenu montreur d'ours.

– Dans ma famille proche, j'étais le seul à être allé au kolkhoze, poursuit Mirtchev. Je voulais essayer une autre vie, car je connaissais tout sur les ours. De nombreux dresseurs ont choisi le kolkhoze, comme moi. Mais j'avais quand même été élevé au milieu des *metchka*, comme on appelle les ours ici. Je connaissais toutes les chansons, tous les numéros, toutes les histoires. J'ai moi-même nourri au biberon deux oursons de mon père. Quand mon fils est né, il a été élevé avec eux. Je me trompais souvent ; mon petit tétait le biberon de l'ours et l'ours le sien. Donc, quand j'ai été licencié du kolkhoze, je savais une chose : si je voulais survivre, je devais trouver un ours au plus vite. Sans ours, je n'aurais pas tenu une année.

– Comment je l'ai trouvé ? Attends, j'allume encore une cigarette et je te raconte tout.

### 3.

Je suis allé chercher mon ours à Kormissosh. C'est une célèbre réserve de chasse ; Brejnev aurait, paraît-il, fait cadeau à nos communistes d'une partie de notre dette – un milliard de levs – seulement pour avoir l'autorisation d'y chasser. C'est un gars qui a travaillé pendant quarante ans à Kormissosh qui m'a raconté cette histoire, je ne sais pas si c'est vrai.

D'abord, j'ai dû aller à Sofia, au ministère en charge des forêts, car j'avais un camarade d'école qui y travaillait. Grâce à lui, j'ai obtenu un bon pour acheter un ours à Kormissosh,

puis, de Sofia, je suis allé directement à la réserve. Là-bas, on avait entendu parler de moi, car, dans le temps, mon frère Stefan y venait avec d'autres montreurs d'ours ; à l'époque, c'était une vraie star. Il se produisait dans un restaurant très chic sur les bords de la mer Noire, fréquenté même par des huiles du Parti communiste. Il était passé plusieurs fois à la télévision. En Bulgarie, beaucoup de gens le reconnaissaient dans la rue.

Stefan, lui, était allé chercher son ours au jardin zoologique de Sofia. Un soldat ivre était entré par effraction dans l'enclos des ours où se trouvait une mère avec ses petits, elle s'était jetée sur lui et l'avait tué sur place. Il avait fallu l'euthanasier ; c'est la pratique dans les zoos quand un fauve tue un homme. Ayant eu vent de l'incident, Stefan était venu acheter l'un des oursons.

Au restaurant, le premier numéro était exécuté par des filles qui dansaient sur des braises, puis c'était le tour de Stefan. Son numéro commençait par un combat avec son ours et se terminait par une séance de massage : son ours massait le dos du directeur du restaurant.

Après, les clients faisaient la queue pour se faire masser à leur tour. Stefan gagnait un argent fou. Évidemment, il devait partager avec le directeur, mais il y en avait assez pour deux.

Je suis donc allé à Kormissosh, le garde forestier m'a prié de transmettre ses salutations à mon frère, puis ils sont partis chercher le bébé ours. Elle avait quelques mois. C'est idéal, car à cet âge les petits ne sont pas encore habitués à leur mère ; ils peuvent encore changer de maître sans grimacer. Plus âgé, un ours peut se laisser mourir de faim si on l'enlève à sa mère.

Elle me regarde. Je la regarde. Je me dis : « Viendra, viendra pas ? » Je m'agenouille. Je lui tends la main. Je lui dis : « Allez, viens, mon petit, viens ! » Elle ne bouge pas. Elle me fixe seulement de ses yeux pareils à des charbons ardents.

Tu serais tombé amoureux de ces yeux, je te jure.

J'ai sorti de ma poche un morceau de pain, je l'ai posé dans la cage et j'ai attendu. De nouveau, elle m'a regardé. Elle a hésité un moment, et finalement elle est entrée. Je me suis dit : « Tu es à moi. Pour le meilleur et pour le pire. » Je savais en effet qu'un ours peut vivre trente ans. C'est quand même la moitié de la vie d'un homme !

Elle m'a coûté trois mille cinq cents levs, mais je n'ai pas regretté un centime. J'ai eu le coup de foudre.

Cet argent, c'était mon indemnité de licenciement que j'ai complétée en empruntant à droite et à gauche. À l'époque, on pouvait se payer une Moskvitch pour quatre mille levs environ.

Mais une voiture, c'était au-dessus de mes moyens. J'ai fait une partie du trajet en minibus avec la petite et, dès le départ, ça a été un vrai bonheur parce que tous les enfants s'intéressaient à elle et voulaient la caresser. Je me suis dit que c'était un bon signe. Que j'étais tombé sur une oursonne formidable, gentille et sympathique. Et, dès le début, j'ai pensé : « Tu t'appelleras Valentina. Tu es jolie, c'est un joli prénom, il te va comme un gant. »

Et ça a marché. Valentina, Vela pour faire court.

Puis nous avons dû prendre le train. Vela voyageait dans le compartiment à bagages. Le contrôleur n'a pas exigé que je prenne un billet pour elle, il m'a seulement demandé la permission de la caresser. Je l'ai laissé faire, bien évidemment. Mais j'ai tenu à payer le billet de Vela. J'ai des principes : quand on possède quelque chose, on paie pour cette chose, point final. J'ai toujours acheté à Vela un billet au tarif adulte ; par contre, je n'ai jamais fait de ristourne pour les caresses. Une fois seulement, je suis tombé sur un contrôleur qui a insisté. Il m'a dit qu'un de ses proches était hospitalisé et qu'il voyait dans mon ours un signe du destin, un bon augure pour ce parent malade. J'ai senti que c'était important pour lui, c'est la seule et unique fois où je n'ai pas pris d'argent.

#### 4.

Le plus gros problème, ça a été avec ma femme. Car j'étais allé à Kormissosh en douce. Et quand je me suis retrouvé devant la porte avec mon ourse, elle a vu rouge. « Ma parole, t'as rien dans la tête ou quoi ! Comment on va vivre ? » hurlait-elle, et elle m'est tombée dessus à bras raccourcis. J'ai esquivé les coups et je suis sorti.

J'ai toujours essayé de vivre en harmonie avec ma femme. D'accord, j'étais énervé par ses cris, mais je la comprenais un peu. La vie d'un dresseur d'ours n'est pas facile. C'est pourtant vrai qu'on peut gagner de l'argent. Tu vois cette

maison ? Elle est là grâce au travail de notre Valentina. Une bonne journée en bord de mer me rapportait plus qu'un mois au kolkhoze.

Mais c'est un travail qui a son prix. Il faut constamment veiller à ce que l'ours ne redevienne pas sauvage et ne cause pas de dégâts ; Vela a vécu vingt ans avec nous, mais il fallait rester vigilant à tout instant. On ne sait jamais quand l'instinct se réveille chez un ours. Un camarade d'un village voisin, Ivan Mitev, lui, a gardé son ourse pendant quinze ans. Il l'avait achetée dans un cirque, on aurait donc pu penser qu'elle ne lui poserait aucun problème ; la mère et la grand-mère de son ourse n'avaient jamais connu la liberté, ses instincts auraient dû être émoussés. Mais, un beau jour, Ivan ne l'a pas bien attachée, elle a arraché sa chaîne, a tué trois poules et les a dévorées. Je me demande bien ce qui lui a pris. Combien de fois Vela a laissé les poules lui grimper dessus sans qu'une pareille idée lui passe par la tête ! Bref, c'est arrivé. L'instinct de l'ourse d'Ivan s'est réveillé et elle s'est ruée sur mon camarade, sur sa femme, sur ses enfants. Elle voulait les dévorer. Ça a été très loin. Un ours, hélas, est étranger au sentiment de reconnaissance et il est incapable de se souvenir qu'il a été nourri au maïs et aux pommes de terre pendant quinze ans. Dès qu'il redevient sauvage, il attaque.

En plus, le dresseur d'ours a mauvaise réputation. Nous ne sommes pas respectés. J'en ai souffert pendant longtemps, et jamais, à aucun moment, je n'ai fait de numéro avec Vela ni ici à Dryanovets ni dans les villages voisins. J'attendais d'arriver à Choumen, autrement dit à plus de soixante kilomètres de chez nous, pour sortir ma *guzla* et me mettre au travail.

Bref, quand j'ai ramené la petite oursonne à la maison, ma femme savait pertinemment comment tout cela finirait. Les femmes sont très intelligentes et, en voyant cette petite boule de poils, elle a vu en même temps les moqueries des gens, les nuits passées sous la pluie et les vagabondages de cour en cour pour quelques pièces jetées à nos pieds.

D'un autre côté, je la connaissais aussi, mon épouse regrettée. Et je savais que si j'arrivais à contenir sa colère, elle aimerait cette ourse comme son propre enfant.

Je ne me suis pas trompé. Dès le premier hiver, c'est elle qui m'a harcelé pour que je construise au plus vite un abri

afin de protéger Vela du froid. Et, quand il pleuvait, elle courait l'abriter avec un parapluie sous l'arbre où elle était attachée, de crainte que son oursonne ne soit trempée. Si elle avait pu, elle l'aurait gardée à la maison comme certaines personnes gardent leur chien dans leur appartement en ville.

## 5.

Quand je suis arrivé ici avec la petite, j'ai eu d'énormes problèmes avec le major de la milice, ou de la police, je ne me souviens plus, tout changeait si vite qu'on n'avait pas le temps de suivre. Ayant appris que j'avais un ourson, il débarque chez moi et me dit : « Citoyen Mirtchev, j'ai eu connaissance que vous aviez un ours à la maison. Je vous donne un délai de sept jours pour vous en débarrasser. »

J'essaie de discuter : « Monsieur le major, comment est-ce possible ? J'ai acheté cet ours légalement. J'ai un certificat d'achat du parc Kormissosh. En plus, comme j'ai perdu mon travail à cause de votre Transformation, permettez-moi de faire autre chose ! »

Mais le major ne voulait rien entendre : « Un délai-de-sept-jours ! a-t-il martelé. Et que je n'aie pas à vous le redire, citoyen Mirtchev ! »

C'était bizarre, car dans notre village il y avait, à ce moment-là, six autres ours, dont celui de mon frère Stefan. Pour quelle raison ce major s'en prenait à moi précisément ? Je l'ignore. Peut-être qu'il en avait assez des ours ? Ou alors il voulait un pot-de-vin ? Je n'ai pas cherché à comprendre. J'étais dans la légalité, il n'y avait aucune raison de lui donner quoi que ce soit. Je suis allé à Choumen voir les représentants du ministère de la Culture, et je leur ai demandé de téléphoner, à mes frais, à Sofia pour confirmer que tous mes documents étaient en règle. Il était interdit d'élever un ours sans le déclarer. La bête devait être examinée par un vétérinaire. Quant au ministère de la Culture, il devait attester que mon programme était d'un niveau artistique élevé. Le ministère a confirmé que j'avais tous les papiers, à Razgrad on m'a donné une autre paperasse, avec ça le major de la milice devait me laisser tranquille.

Et il m'a fichu la paix. Il a seulement dit qu'il me tiendrait à l'œil, je l'ai revu deux fois encore, et puis il a disparu de la circulation.

Il ne restait plus qu'à dresser la petite. Là, il existe deux écoles.

Il y a les *metchkadar*, autrement dit les dresseurs d'ours, qui ont la main lourde. Ils battent leur bête, la tirent par le museau, lui donnent des coups de pied.

Je n'ai jamais été comme ça. Tout d'abord, c'est contraire à mon caractère, je suis d'un tempérament plutôt doux. Ensuite, mon père m'a toujours répété que Dieu voit tout. « Dieu t'a donné cet ours et, si tu le traites mal, c'est comme si tu L'offensais. » Personnellement, j'y crois. C'est arrivé tellement de fois, à tellement de dresseurs, d'être punis ! Tôt ou tard, Dieu te fera payer le mal que tu as causé.

Un ours battu attendra le moment pour te sauter dessus. J'avais un camarade qui frappait son ours avec une pelle à feu. Et, lorsqu'il voyait la pelle, l'ours se tenait à distance. Mais, un beau jour, mon ami s'est approché de lui sans la pelle, et l'ours l'a mordu, pas pour rire.

Autre preuve : Ivan Mitev, celui dont l'ourse avait mangé des poulets. Il a fait la chose la plus stupide qui soit. Il a paniqué. Il a demandé de l'aide à un chasseur. Ils ont lâché l'ourse dans la forêt, le chasseur a tiré et il l'a tuée. Quelques mois plus tard, Ivan mourait à son tour. Le cœur. Je te le dis ! Dieu voit ce que tu fais avec ton ours, et tôt ou tard Il te le fait payer.

Personnellement, je n'aurais jamais battu un ours. Et Vela ? Mon Dieu, le seul fait d'y penser me donne les larmes aux yeux. Je me serais plutôt fait mal à moi-même.

Alors, comment je m'y suis pris pour la dresser ? Eh bien, je l'emmenais en dehors du village, je prenais ma *gadulka*, autrement dit ma *guzla*, quelques bonbons, et je me mettais à jouer. Et je l'incitais à se mettre debout. Quand elle se dressait sur ses pattes arrière, elle recevait un bonbon.

Elle pigeait très vite. Plus tard seulement, quand le printemps est arrivé, j'ai commencé à lui apprendre des choses plus compliquées. Je lui disais par exemple : « Montre-nous, Vela, comment la jeune mariée baise la main de son beau-père ! » Elle faisait le baisemain à merveille, un numéro qui nous a

valu des pourboires généreux lorsque nous nous sommes mis à parcourir le pays.

Nous avions une gymnaste célèbre, Maria Gigova, restée très populaire même quand sa carrière a été derrière elle. Parfois, je m'installais avec Vela au centre d'une ville et je disais : « Montre-nous, Vela, comment Gigova a gagné ses médailles ! » Et Vela se mettait à sautiller, à faire des gestes gracieux avec ses pattes, et elle terminait son numéro par une révérence. Les gens riaient, applaudissaient, faisaient des photos, et nous, on se faisait plein de sous !

On avait aussi Yanko Rusev, un haltérophile de Choumen, champion olympique et cinq fois champion du monde. Je disais : « Montre-nous, chérie, comme Rusev soulevait des poids ! » Alors elle s'accroupissait, tendait les pattes à l'horizontale et à la verticale comme si elle soulevait une barre tout en haletant bruyamment.

Et lorsque notre célèbre footballeur Hristo Stoitchkov a commencé à jouer à Barcelone, je lui disais : « Vela, montre-nous comment Stoitchkov simule une chute ! » Alors Vela se jetait au sol, s'attrapait une patte et se mettait à grogner rageusement.

Il y avait des dresseurs d'ours qui donnaient dans le politique. Un peu sur Jivkov, un peu sur son équipe, un peu sur les gouvernements successifs. Mais c'est surtout quand Jivkov est tombé qu'on a assisté à une éclosion de plaisanteries sur sa chute.

Personnellement, je n'ai jamais aimé ça. Premièrement, mieux vaut ne pas titiller les autorités, car je gardais en mémoire mon major qui guettait le moment de me régler mon compte. Nul ne savait si le nouveau pouvoir allait durer longtemps, tandis que le major, lui, semblait éternel.

Deuxièmement, toute ma vie j'ai été communiste et je le reste encore aujourd'hui. Avant la guerre, un Tsigane n'était rien. Le fait d'avoir obtenu, après la guerre, l'égalité des droits, du travail, un logement, le fait que nous ayons pu apprendre à lire et à écrire, que les Bulgares aient commencé à nous respecter, nous le devons exclusivement aux communistes.

Les Bulgares aussi ont profité du communisme. Le jour de la Saint-Georges, on tue traditionnellement un agneau. À la campagne, presque chaque villageois pouvait s'en payer un et s'en régaler. Aujourd'hui, dans tout le village, c'est tout juste

si on en tue une petite dizaine. Et le kolkhoze n'embauche plus que trois personnes, alors qu'avant il en embauchait plus de cinquante. En plus, une fois ils sont payés, une autre fois ils ne le sont pas. Quand j'entends dire que le communisme, c'était une époque criminelle, je le prends mal, car les gens en ont gardé un tout autre souvenir.

Pour moi, le communisme, c'était le bon temps. Je regrette même de ne pas avoir eu un ours à cette époque. Les gens étaient de meilleure humeur, ils étaient heureux. Alors que maintenant ? C'est la frustration. Tout le monde tourne en rond.

Regarde un peu le garçon qui est devant la maison ; c'est mon petit-fils, Ivan. Le plus doué de mes petits-enfants. Il vient d'avoir son baccalauréat, il a eu de bonnes notes, et il mériterait d'aller plus loin.

Si j'avais encore un ours, je l'embarquerais dans une voiture ou dans un autobus et, tant que je vivrais, je sillonnerais avec lui la route entre Varna et Burgas pour payer des études à mon petit-fils. Et peut-être dans quelques années aurions-nous un ingénieur dans la famille. Il y a eu des cas semblables chez les dresseurs d'ours.

Mais je n'ai plus d'ours. Je parle donc dans le vide ; le gamin a eu son bac et, au lieu de faire des études, il devra chercher un boulot.

C'est pourquoi je ne me suis jamais moqué des communistes. Par contre, un de mes camarades a tourné en ridicule le roi Siméon, notre ex-Premier ministre ; quand il s'est mis à gouverner, il a promis qu'en cent jours il améliorerait la vie de tous les Bulgares. Mon camarade disait alors à son ours : « Montre-nous, mon cher, comment le roi Siméon a amélioré la vie des Bulgares ! » Et l'ours s'étalait par terre, se mettait les pattes sur la tête en grommelant rageusement.

Un numéro formidable, qui montre très bien comment la vie a changé en Bulgarie depuis qu'il n'y a plus de communisme.

## 6.

En plus des numéros, les gens voulaient se faire masser et soigner par l'ours. Quand quelqu'un était très malade et que les médecins ne pouvaient plus rien faire pour lui, il venait

voir le montreur d'ours. L'ours se couchait sur lui, et les gens croyaient que la maladie passait dans le corps de la bête. Comme elle était grande et forte, elle ne risquait pas d'en crever et finissait par surmonter le mal. Et je te jure qu'il y avait du vrai là-dedans, car, quand je faisais les foires, je passais tous les ans dans les mêmes villages. Aujourd'hui encore, je me souviens des dates de toutes les foires de notre région : Rusokastro – 6 mai ; Kamenovo – 24 mai ; Boyadjik – 2 juin, etc.

J'ai souvent vu des gens qui, un an plus tôt, semblaient mourants, et qui se retrouvaient guéris après que Vela s'était couchée sur eux. Ils s'approchaient d'elle, la remerciaient, lui apportaient des sucreries. Et j'entendais souvent la phrase : « C'est votre ourse qui m'a sauvé la vie. »

Le massage, c'est encore une autre affaire. Il n'y a rien de plus efficace que l'ours contre les douleurs de la colonne vertébrale. Le patient se couche sur le ventre, l'ours pose ses pattes sur son dos et les fait glisser de haut en bas. La cheffe du village qui t'a conduit jusqu'à ma maison se souvient sûrement que je suis allé chez elle avec Vela pour masser son père. À l'époque, c'était une petite fille et elle pleurait à chaudes larmes à l'idée qu'il arrive quelque chose à son papa. J'ai dû faire semblant de partir, sa maman l'a emmenée dans une autre chambre, et nous avons enfin pu commencer le massage. Il a d'ailleurs été efficace. Les soins, c'était la seule chose que j'acceptais de faire dans mon village. Les numéros, jamais, j'avais honte. Mais on ne peut pas refuser de soigner quelqu'un.

Quand c'était Vela qui tombait malade, je la soignais moi-même. Je comprenais parfaitement de quoi elle souffrait. Je voyais tout de suite quand elle se sentait mal. Je m'entendais avec elle mieux qu'avec personne. Il me suffisait de la regarder pour savoir ce qu'elle voulait me dire.

Lorsqu'elle avait mal à une dent, elle me montrait son museau avec sa patte, alors j'imbibais un coton de rakia pour le lui appliquer. Il faut dire que je ne lui avais pas cassé les dents. Les autres dresseurs d'ours se moquaient de moi : « Un jour, elle te mordra et tu n'auras plus que tes yeux pour pleurer. » J'étais peut-être vraiment bête. En tout cas, un jour, un étudiant ivre a essayé de brûler Vela avec une cigarette. Vela lui a attrapé la main et l'a mise entre ses dents, mais elle n'a pas serré les mâchoires. Peut-être mon éducation avait-elle porté

ses fruits ? Si elle avait serré les dents, c'était fichu pour nous. Elle aurait dû être euthanasiée, j'aurais fait de la taule et l'étudiant serait aujourd'hui manchot.

Je la nourrissais correctement parce qu'elle refusait de travailler quand elle avait faim. Elle mangeait huit miches de pain par jour. « Ours affamé ne danse pas le *horo* », dit un proverbe bulgare. Le *horo*, c'est notre danse nationale. Et je suis bien d'accord avec ce dicton. Si on ne donne pas à manger à son ours, il ne faut pas s'attendre à ce qu'il travaille.

On lui donnait un bain par mois, elle adorait ça. Avec ma femme, on apportait une cuve, Vela s'y installait, et on la remplissait d'eau chaude. Elle n'était pas mal chez nous. Tu as lu quelque part que certains dresseurs d'ours apprennent à leurs bêtes à danser sur une tôle chauffée à blanc. Ce sont des bobards. Ça se pratiquait peut-être avant la guerre, je ne sais pas. Mais après la guerre, c'est sûr que non. Je ne laissais même pas Vela marcher sur l'asphalte en plein soleil de crainte qu'elle ne se brûle les pattes.

## 7.

C'est une chance d'être tombé sur une ourse qu'il ne fallait pas maltraiter ou battre pour qu'elle fasse des numéros. J'en aurais été incapable, j'aurais préféré la revendre.

Heureusement, elle adorait se produire. Elle avait une nature d'artiste, elle aimait les applaudissements, les rires, les pourboires. Et les chopes de bière. C'est ce qu'elle préférait. Je suis persuadé que, dans la réserve où elle a été accueillie, nos numéros lui manquent cruellement.

Il y avait pourtant des jours où – comme toute artiste digne de ce nom – elle ne voulait pas se donner en spectacle. Je lui disais : « Vela, montre-nous comment Jivkov joue à saute-mouton ! » Elle se mettait alors à râler, à grogner, à geindre. Ce sont des choses qui arrivent : ce n'était pas son jour et elle n'avait pas envie de travailler. Et j'ai toujours respecté ses états d'âme. Dans ces cas-là, nous nous plantions devant un guichet de loto et les gens, avant de valider leurs billets, caressaient Vela pour attirer la chance. Sinon, on se la coulait douce.

La seule fois où je l'ai fait souffrir, c'est quand j'ai dû lui percer le museau pour y introduire la *holka*, l'anneau.

Je l'ai emmenée dans la forêt.  
J'ai allumé un petit feu.  
J'ai chauffé à blanc une tige métallique.  
J'ai dit : « Tu vas avoir mal un petit moment, ma chérie, mais il le faut. Sinon, nous n'y arriverons pas. Ou c'est à moi que tu feras du tort, ou c'est à quelqu'un d'autre. »

Il n'y avait pas d'autre solution. La *holka*, c'est une sorte de laisse ; sans elle, il est impossible de conduire l'ours là où tu veux, car il se libèrera ; or un ours pèse plus de deux cents kilos.

J'ai commencé par enfoncer la tige incandescente dans son museau.

Vela se débattait furieusement.

Elle hurlait.

Elle a essayé de me filer entre les doigts, mais je la maintenais de toutes mes forces avec mes genoux et mon coude.

Sa réaction était normale. L'ours a le museau hypersensible. Par ailleurs, je ne m'y prenais pas très bien, car Vela était mon premier ours. Mon frère Stefan s'en serait sûrement mieux sorti, mais je ne pouvais pas lui confier cette tâche. Il est très important que la *holka* soit placée par la personne qui dressera la bête. Pourquoi ? Parce qu'elle s'en souviendra toute sa vie. C'est toi qui lui as percé les narines, tu es donc son maître, c'est toi qui as les clés de contact.

Finalement, j'ai réussi à lui percer le museau. Un peu de sang a coulé, puis du pus. Vela hurlait, se débattait, les yeux hagards.

J'ai rapidement enfilé la tige de fer dans le trou et je l'ai arrondie avec des pinces. Puis le forgeron l'a soudée de manière que l'anneau ne puisse pas être arraché. Pendant quelque temps, Vela s'est tenu le museau avec les pattes. Puis, au bout de plusieurs jours, elle a tout oublié, et la *holka* est devenue pour elle une partie de son corps.

## 8.

Juste avant sa mort, ma femme m'a dit que la période que nous avons vécue avec Vela était, à ses yeux, le meilleur moment de sa vie. Elle a très mal supporté la confiscation de notre ourse en 2006. Tous les deux, nous n'avons rien pu

manger pendant un mois. Elle nous manquait atrocement. Elle me manque encore aujourd'hui. Ma femme est dans l'autre monde. Elle est tombée malade quelques mois après que Vela a été emmenée à Bélitza.

Un beau jour, je lui ai dit : « Viens, on va prendre l'autobus, on va y aller. On va voir ce que devient notre Vela. Est-ce qu'elle va nous reconnaître ? Est-ce qu'elle est redevenue sauvage ? Est-ce qu'elle va danser ? Si, à notre vue, elle se met à danser, ça voudra dire qu'elle nous aime toujours. »

Car elle nous aimait comme nous l'aimions. J'en suis persuadé.

Mais ma femme a eu un geste de découragement : « Je serais obligée de parler avec les bandits qui nous l'ont volée. Je ne veux pas », a-t-elle dit.

Pour elle, le départ de Vela était la plus grande tragédie de sa vie. Elle considérait que nous avions été victimes d'une immense injustice. Qu'on nous avait privés d'un membre de notre famille.

Je suis du même avis.

## II. Liberté

### 1.

Le jour où le docteur Amir Khalil est venu leur confisquer leurs ours restera gravé à jamais dans la mémoire de tous les membres de la famille Stanev.

On est en juin 2007. À Getsovo, petit village situé au nord de la Bulgarie, les arbres de la rue des Pélargoniums sont d'un vert rutilant. Dès le matin, des voitures se garent devant deux maisons jumelées en parpaings : des journalistes, des défenseurs des droits des animaux, la police, l'administration, des badauds, des voisins et, pour couronner le tout, une bande de gosses qui courent entre les adultes, jettent des bâtons sur les voitures, batifolent. Tous veulent assister à la fin de « la tradition barbare des ours dansants », pour reprendre l'expression utilisée par les médias dès le lendemain. Dans quelques instants, nous allons assister à l'Histoire avec un grand « H », et les badauds iront en parler à leurs voisins, les journalistes au monde entier.

Dans la maison de droite habite Dymitr Stanev, un homme charpenté, avec sa femme Maryjka.

Dans la maison de gauche, leurs deux fils avec femmes et enfants.

Chacun de ces trois couples possède son ours. La coutume veut que les montreurs d'ours habitent à proximité les uns

des autres et soient des parents proches ; ils forment ainsi des familles sur plusieurs générations qui quadrillent le pays en petites régions de manière que personne n'empiète sur le terrain de son voisin et ne lui vole la clientèle.

C'est le cas des Stanev, la dernière famille de dresseurs d'ours de Bulgarie et de l'Union européenne. D'où la foule de badauds et de journalistes. Une histoire qui se termine irrévocablement. Or les gens aiment les dénouements irrévocables.

Dymitr a consacré aux ours les soixante-dix années de son existence. Des dresseurs venaient le voir de la Bulgarie entière pour apprendre les astuces de la profession et lui demander, à l'occasion, un coup de main pour acheter un jeune ourson. C'est un dur à cuire, un roublard, dont on dit qu'il ne pense qu'à son intérêt, mais en même temps il a un charme fou. Par ailleurs, c'est un véritable professionnel : il avait réponse à tout et savait toujours qui pouvait avoir un ours à vendre au moment voulu.

Son frère, Pentcho Stanev, avec sa moustache et sa cigarette éternellement collée au coin de la bouche, est, lui aussi, une légende. Lorsque le directeur d'un zoo a essayé de l'arnaquer en lui proposant un prix excessif pour un ourson, Pentcho est parti en forêt en capturer un tout seul. Les dresseurs d'ours racontaient de telles histoires à propos de leurs aïeux et de leurs bisaïeux. Mais qu'au xx<sup>e</sup> siècle quelqu'un soit allé chercher tout seul un ours dans les bois, c'était du jamais vu ! Dans les Balkans, des décennies durant, les Tsiganes ont acheté leurs ours aux directeurs de jardins zoologiques ou à des chasseurs. La capture d'un ours relevait de la légende. Aussi Pentcho a-t-il d'emblée gagné le respect de tout le milieu.

Il y a quelques semaines, les Stanev ont signé chez le notaire un papier attestant qu'enfin, après sept ans de combats acharnés, ils étaient prêts à rendre leurs ours à la fondation Quatre Pattes.

– Les ours des Stanev sont les derniers ours dansants du monde civilisé, disent les employés de la fondation.

Et Amir Khalil, chef de projet et vétérinaire, arbore un large sourire.

Les cameramen choisissent le meilleur emplacement pour filmer la scène. Ce n'est pas facile : toute l'action se concentre dans l'étroit passage entre la maison des Tsiganes et la clôture

qui les sépare de leur voisin bulgare. « Quel plan choisir ? » se demandent-ils. Et ils hésitent : monter sur le toit de la voiture, garder la caméra à l'épaule ou grimper dans un arbre ?

– C'était un vrai scoop, me dira des années après une journaliste bulgare qui se trouvait, ce jour-là, à Getsovo. Des Tsiganes qui enlèvent ou achètent illégalement de jeunes ours. Ils leur percent le museau et y glissent un anneau métallique appelé *holka*. L'ours a un museau extrêmement sensible. Lui enfoncer quelque chose dans le museau, c'est comme si on enfonçait un clou rouillé dans le pénis d'un homme. Et eux, toute leur vie, ils ont mené leurs ours avec cet anneau en les forçant à danser. C'était un triste spectacle. Il était évident que les bêtes souffraient. Ce jour-là, j'ai été fière que les responsables de Quatre Pattes aient réglé ce problème une bonne fois pour toutes.

## 2.

Tout le monde s'était parfaitement préparé à la restitution des ours.

La police s'était préparée à venir en renfort. La famille Stanev avait toujours essayé de rester en bons termes avec le pouvoir. Mais, dans les environs, tout le monde savait qu'ils tenaient à leurs ours comme à la prune de leurs yeux et qu'ils faisaient tout leur possible pour ne pas les rendre.

L'administration était préparée au succès. Il était difficile d'imaginer une meilleure publicité pour la région, car, parmi les journalistes, certains travaillaient pour les médias européens les plus prestigieux.

Les badauds étaient préparés au spectacle.

Les seuls à ne pas être préparés étaient les ours qui tournaient nerveusement en rond et ne comprenaient pas ce soudain remue-ménage.

## 3.

La famille Stanev attend, enfermée dans la maison. Le vieux Dymitr, ses deux fils, sa femme et une kyrielle de petits-enfants.

Et les héros du jour : Micho – dix-neuf ans ; Svetla – dix-sept ans ; Mima – six ans. Tous les trois attendent dans la maison avec la famille, le museau percé d'une *holka* à laquelle est attachée une chaîne en fer.

De bon matin, Micho a posé pour les journalistes, qui l'ont récompensé avec du chocolat et des snickers. Le fils de Dymitr, Vesseline Stanev, a même fourré le pied de son bébé de quelques mois dans la gueule de l'ours afin de montrer combien sa famille était proche de ses ours. L'ours a léché le pied de l'enfant. Pour Vesseline, c'est la preuve que l'animal est extrêmement attaché à sa famille ; un ours sauvage aurait dévoré le bébé, puis Vesseline Stanev, et enfin les journalistes et leurs caméras. Mais Micho n'est pas un ours sauvage. Comme l'a souligné Vesseline, c'est un membre de la famille Stanev, un membre à part entière.

À dix heures du matin, le docteur Khalil frappe à la porte des Stanev afin de transformer la vie des ours en un rêve sorti tout droit d'un prospectus touristique : une pinède et un bassin avec vue sur les monts Rila.

Que dit exactement le docteur Khalil ? Sûrement ce qu'il a l'habitude de dire à cette occasion : « Bonjour, conformément aux clauses du contrat, nous sommes venus réquisitionner vos ours. »

Ou, plus simplement : « Vous connaissez le motif de notre visite. »

L'essentiel, c'est ce que Khalil déclarera aux journalistes lorsque les Stanev chargeront les ours dans les cages prévues à cet effet.

« Mesdames et messieurs, aujourd'hui, 14 juin 2007, la tradition des ours dansants a pris fin en Bulgarie. »

#### 4.

Le mieux aurait été que, au moment où le docteur Khalil prononce ces mots, ses hommes vêtus d'une polaire marquée du logo de Quatre Pattes fassent successivement sortir Micho, Svetla et Mima de la maison des Stanev. Cela aurait produit un effet bœuf aux informations télévisées, les journalistes radio auraient pu utiliser des bruitages sensationnels, le hurlement d'un ours par exemple. Comme l'association Quatre Pattes ne vit que de subventions, elle doit veiller à ce que les médias diffusent des sons et des images de qualité. Les photo-reporters auraient fait des images fantastiques, et on aurait pu dire : tout est bien qui finit bien.

Mais cela n'a pas marché.

Pour commencer, Vesseline Stanev n'a pas laissé entrer le docteur Khalil, il est sorti sur le pas de la porte et a déclaré aux journalistes que si l'un d'eux voulait obtenir l'exclusivité, pouvoir prendre des photos uniques de la remise des derniers ours dansants et de la maison de leurs derniers dresseurs, il fallait payer mille euros.

– Je lui ai dit qu'il était tombé sur la tête, raconte Vassil Dymitrov, un responsable de Quatre Pattes, et que je n'avais pas l'intention de traduire ses propos en anglais. Comme il s'est entêté, j'ai avoué aux journalistes que je me sentais un peu bête, mais que ce crétin de Tsigane grippe-sou exigeait mille euros pour les photos. Pourquoi crétin ? Je ne vois pas comment qualifier autrement son comportement... Eh bien, figure-toi qu'un journaliste d'une télévision allemande a mis la main à la poche, a sorti l'argent et le lui a donné. Les Allemands m'étonneront toujours.

Dymitrov, l'équipe de la télévision allemande et la famille Stanev disparaissent avec les cages dans la maison en parpaings.

Mima, la benjamine, se laisse enfermer sans problème ; le plus jeune des frères Stanev pose un morceau de pain dans un coin de la cage, la regarde sévèrement ; l'ourse se laisse faire.

Mais, avec les deux autres, les choses ne se déroulent pas aussi facilement.

– Ils pleuraient, se souvient Maryjka, la femme de Dymitr. Je sais qu'il est difficile de croire qu'un ours pleure comme un homme. Mais j'ai passé la moitié de ma vie avec des ours et je sais de quoi je parle. Ils versaient des larmes aussi grosses que des graines de lentilles.

– Je ne sais pas s'ils pleuraient, dit Vassil en haussant les épaules. Je sais seulement que les Stanev ne leur facilitaient pas la tâche. Eux, en tout cas, ils pleuraient, ils criaient et se jetaient tantôt sur nous, tantôt sur les ours. La grand-mère s'arrachait les cheveux, le grand-père donnait des coups de bâton et nous traitait de voleurs. Leur fils nous souhaitait de rôtir en enfer. Cela avait sûrement un effet négatif sur les ours. Mima est entrée dans la cage. Svetla s'est laissé faire par miracle. Quant à Micho, il tenait tête. Vesseline et Dymitr essayaient de le convaincre, posaient des sucreries dans la

cage, lui chuchotaient à l'oreille. Mais Micho restait inflexible ; debout sur deux pattes, il rugissait, haletait.

« Vesseline dit : “Je peux le tirer de force. Mais si la *holka* cède, je ne sais pas ce qui peut arriver. Il peut nous transformer en chair à pâté. N'oubliez pas que c'est un animal sauvage. Si l'instinct se réveille en lui, nous sommes morts.”

« Ils ont voulu que je sorte de leur maison avec l'équipe de télévision allemande. Les Allemands ne se sont pas fait prier, ils avaient déjà filmé deux ours, à quoi bon prendre des risques ?

« Mais moi, je craignais que la résistance de Micho ne soit encore une ruse de Tsigane. Je ne croyais pas un mot de leur histoire, alors j'ai dit que je resterais jusqu'à la fin.

« Ils ont accepté, avec réticence toutefois. Et lorsque les Allemands sont sortis, Dymitr a appelé un de ses petits-fils qui devait avoir cinq ans. Le gamin est entré dans la pièce, a dit quelque chose à l'oreille de l'ours, l'a cajolé, gratté, ébouriffé, puis il est entré de lui-même dans la cage.

« Micho, comme hypnotisé, l'a suivi.

« Je suis devenu de marbre. J'étais conscient que s'il arrivait quelque chose au petit, que si Micho ne faisait que l'effleurer, notre fiesta était fichue.

« Nous étions tous énervés – les ours, les Stanev et moi. J'avais peur que quelqu'un ne se mette à crier, que quelque chose ne craque, qu'on ne frappe à la porte, et que sous l'effet du stress Micho ne fasse une bêtise. L'ours a des griffes de dix centimètres de long. S'il s'en était servi, il aurait transformé le visage de l'enfant en charpie. C'est vrai, tout ne tenait qu'à un fil.

« Tu demandes pourquoi j'ai accepté que le petit entre dans la cage ? Mais personne ne m'a demandé mon avis ! Il est entré avant que je me rende compte de quoi que ce soit.

« De plus, nous tenions beaucoup à ce que les ours sortent de là sans piquûre anesthésiante. Nous allions les transporter dans un parc créé par notre fondation à Bélitza, sur le mont Pirin, pour des ours sauvés de la captivité. Sur place, nous devons les endormir pour les examiner ; or on ne peut pas leur administrer de piquûres trop souvent. Je me suis dit que s'ils avaient un moyen de faire entrer l'ours dans la cage sans anesthésiant, pourquoi pas ? Ils vivaient avec ces ours, le gamin était leur fils, ils savaient ce qu'ils faisaient, non ?

« Nous avons fermé la cage. Micho était calme. Il ne restait plus qu'à trouver une solution pour faire sortir l'enfant.

« Les cages dans lesquelles nous transportons les ours ont une porte de chaque côté. Le père a dit au petit garçon de mettre la tête le plus près possible de l'autre sortie. Il l'ouvrirait prestement, le petit bondirait hors de la cage et l'ours resterait à l'intérieur.

« Le problème, c'est que l'enfant n'avait pas du tout l'intention de sortir de la cage. Il se serrait contre la fourrure de Micho. Il le grattait, lui embrassait la tête et refusait d'écouter les consignes de son père.

« La situation devenait tendue. Svetla et Mima se sont mises à grogner. Vesseline était fou de rage, il fulminait, mais intérieurement, afin de ne pas énerver l'ours. Tous attendaient que le grand-père Dymitr intervienne. Qu'il prononce un mot et hypnotise le gamin, ou l'ours. Qu'il se racle la gorge. Qu'il crache. Qu'il fasse n'importe quoi, mais qu'il dénoue la situation.

« Le grand-père Stanev ne faisait rien. Il regardait par la fenêtre et donnait l'impression d'être totalement absent. »

## 5.

Nul n'aurait pu deviner que c'est à ce moment précis que se déclencherait la maladie qui allait peu après expédier le grand-père dans la tombe.

## 6.

De longues minutes s'écoulaient. Pour finir, Vesseline Stanev, le père du petit garçon, ramène son fils à la raison. Vassil, un responsable de Quatre Pattes, ouvre une grille de la cage – l'autre restant verrouillée –, le gosse roule à l'extérieur.

Finalement, les cameramen ont leurs prises de vues, les journalistes leurs titres accrocheurs : « Les derniers ours d'Europe maltraités enfin libérés ! »

– Libérés dans des cages ! ajoute un commentateur, mais cette pique ne gâche pas l'atmosphère solennelle et triomphale du moment.

La famille Stanev n'en a pas moins essayé de gâcher l'ambiance. Âgée aujourd'hui de seize ans, la petite Vesselina se souvient que son père invectivait le docteur Khalil. Tandis que les ours désorientés – ils ignoraient en effet que le docteur allait les transporter dans une contrée de rêve, avec des pins, un bassin et la liberté – rugissaient et tentaient de s'extirper de leurs cages, Vesseline Stanev s'est écrié :

– Qui, ici, maltraite les animaux !? Qui !?

Puis il a ajouté :

– Chez nous, ils n'ont jamais été enfermés dans une cage. Aucun d'entre eux. Même pour une minute. Ils vivaient avec nous, ils mangeaient la même chose que nous.

– Oui, mais vous les battiez ! a lâché un journaliste.

– Il m'arrive aussi de donner une claque à mes gosses. Tant que vous y êtes, confisque-les aussi ! pestait Stanev. Je vous le jure, la main sur le cœur, qu'ils ne vivaient pas plus mal que nous !

Par la suite, les reporters se sont servis des propos du Tsigane pour montrer qu'il avait un grain : il maltraite les animaux et maintenant il fait un esclandre. Parmi les journalistes, la tendance est de présenter la nouvelle vie des ours exclusivement en touches colorées, voire colorisées, et leur vie ancienne comme une suite de souffrances ininterrompues. « Les esclaves enfin en liberté » ; « La fin des souffrances pour les ours bulgares », clamaient le lendemain les journaux locaux.

En entendant que les ours mangeaient la même chose que la famille Stanev, le docteur Khalil ne peut toutefois que faire la grimace. Ses hommes expliquent volontiers aux personnes intéressées que l'ours ne doit pas manger la même chose que son maître ; que le régime d'un ours doit être diversifié, car, dans la nature, l'ours est pratiquement omnivore ; il mange des fruits, des légumes, des noix, et non pas – comme la famille Stanev – du pain, des pommes de terre au saindoux, des chips et des sucreries. Les membres de Quatre Pattes ne peuvent que pleurer sur la bêtise des gens qui se prétendent dresseurs d'ours.

La portière de l'ambulance affectée au transport des ours se referme. Le chauffeur allume le moteur et met en marche la climatisation réglée à une température idéale pour les ours,

ainsi qu'une lumière spéciale, légèrement tamisée, qui, selon l'avis des comportementalistes animaliers, calme les bêtes.

L'ambulance a été financée par des bienfaiteurs occidentaux ayant à cœur le bien-être des ours bulgares.

Encore huit heures de route en direction des monts Rila, et le rêve des ours, dont eux-mêmes n'ont pas encore la moindre idée, va devenir réalité.

## 8.

Pour aller au parc des ours dansants de Bélitza, on suit une route qui serpente gracieusement dans une gorge, mais dont le bitume a presque entièrement été érodé par le temps et l'eau qui ravine la montagne.

Si Micho, Svetla et Mima ont jusqu'ici relativement bien supporté le long voyage depuis Getsovo, les vingt derniers kilomètres risquent de leur donner des nausées. L'ambulance cahote dans les ornières, et son chauffeur peste dans sa barbe contre les pouvoirs locaux incapables, depuis des années, de se mettre d'accord avec les autorités de la région pour l'entretien des routes.

Les ours sont d'abord pris en charge par le vétérinaire, qui procède à une série d'examen médicaux indispensables sous anesthésie : sang, tension, dents, yeux, organes génitaux.

Tous ont des problèmes de peau et de dents.

– Et d'un, parce que chez leurs propriétaires ils mangeaient beaucoup de sucreries, dit Dimitar Ivanov, le directeur du parc de Bélitza. Et de deux, parce que les Tsiganes leur ont souvent cassé les dents quand ils étaient petits. Ils étaient alors assurés que leurs ours ne les mordraient pas. Que cela les empêchât de bien mâcher leurs aliments et les rendit malades, ils s'en moquaient complètement. Tous nos ours ont des problèmes de dents. Une fois par an, un stomatologue vient d'Allemagne pour nous aider.

C'est Micho qui est dans le plus sale état.

– Nous nous y attendions, dit le directeur Ivanov. Il n'avait presque plus de poils et, quand un ours perd ses poils, cela veut dire qu'il a de graves problèmes de santé. Par ailleurs, il avait une tension élevée et une infection oculaire aiguë. Nous

avons fait venir un ophtalmologiste de Sofia pour sauver ses yeux. Cela a marché. Aujourd'hui, Micho voit normalement.

« Le problème suivant que nous avons dû traiter, c'est la dépendance aux sucreries. Et l'alcoolisme. Savez-vous que les Tsiganes les enivraient sciemment pour qu'ils ne se rebellent pas ? Ils ont appliqué cette méthode pendant des siècles. Quand on dépend de l'alcool, on n'a pas la force de se rebeller.

« Nous avons dû nous débrouiller avec ces ours qui avaient bu quotidiennement pendant vingt ans. Si nous les avions privés d'alcool du jour au lendemain, ils auraient crevé. Il a fallu les désintoxiquer progressivement. Aujourd'hui, je peux dire avec fierté que tous nos ours sont sobres. »

## 9.

Une fois réveillés, les ours passent quelques jours dans une petite grotte creusée spécialement pour eux par les employés du parc. Dimitar Ivanov :

– Ils doivent se familiariser avec des odeurs nouvelles, un lieu nouveau, une alimentation nouvelle. Nous leur donnons quelques jours avant de les lâcher pour de bon.

« En liberté.

« La liberté, c'est un tel choc pour les ours qu'on ne peut pas simplement ouvrir la cage et les lâcher dans la forêt. Il faut leur laisser quelques jours d'adaptation.

« La liberté, ce sont des défis nouveaux.

« Des sons nouveaux.

« Des odeurs nouvelles.

« Des aliments nouveaux.

« La liberté, c'est une grande aventure pour eux. »

– Lorsque nous les lâchons enfin dans la nature, ils ne savent pas quoi faire, à tel point qu'ils en titubent, ajoute un employé du parc. Ils veulent aller partout, examiner tout, vérifier tout. Cela n'a rien d'étonnant. Quand on a passé vingt ans enchaîné, c'est une réaction normale.

### III. Négociations

#### 1.

Vassil a la quarantaine tout juste passée, des yeux noirs, des cheveux qui lui tombent sur le visage et le charme du gamin d'une petite ville qui a appris à discuter avec les habitants des grandes villes. Il travaille au parc des ours dansants de Bélitza. Il est né dans cette ville, y a terminé l'école et y a débuté une carrière de DJ qui l'a mené dans les discothèques de Sofia, des Sables d'Or et de Bourgas. C'est à Bélitza, enfin, qu'il a décidé, il y a quelques années, de changer de vie et d'envoyer son CV à la direction du parc.

– À l'entretien d'embauche, le directeur de l'époque m'a demandé : « Pourquoi veux-tu changer ton job de DJ contre un travail chez nous ? » J'ai répondu d'un air impassible qu'un DJ pouvait être utile aux ours dansants, raconte Vassil. Ils ont ri. Mais quand ils ont vu dans mon dossier que j'avais terminé l'école vétérinaire, ils m'ont tout de suite embauché. J'en avais assez d'être DJ. J'avais envie de me poser.

Pendant six ans, Vassil a été chargé de confisquer les ours à leurs maîtres. Il en a récupéré plus de vingt. C'est-à-dire presque tous, y compris les derniers, Micho, Svetla et Mima. Seuls les deux premiers ours ont été remis à Bélitza sans son intermédiaire.

– Dans ce travail, c'est le premier entretien qui est capital, dit-il en me regardant dans les yeux comme pour s'assurer que je le comprends.

Apparemment, ces négociations sont délicates, complexes et pas évidentes pour tout le monde. Heureusement, Vassil s'empresse de donner des explications :

– On ne peut pas aller chez un Tsigane, se planter devant la porte de sa maison, frapper et dire : « Bonjour, j'ai avec moi une cage, je suis venu chercher ton ours. » Le Tsigane peut ne pas être chez lui et, même s'il y est, il se défendra. Il fermera le portail. Les femmes se mettront à crier. Il rameutera tout le voisinage.

« La récupération d'un ours est une opération qui nécessite une préparation minutieuse. Ce n'est que pour la presse ou les bienfaiteurs que cela doit paraître spontané, du genre : nous avons pris le véhicule, nous sommes arrivés chez eux et ils nous ont remis l'ours. En réalité, c'est un processus qui dure des mois. Il faut s'asseoir autour d'une table, une, deux, trois fois. Devenir amis, gagner la confiance de l'autre.

« Sans confiance mutuelle, aucun Tsigane ne te rendra son ours. Il préférera le tuer. C'est déjà arrivé. Dans la région de Roussé, un Tsigane qui ne savait pas quoi faire de son ours a préféré le tuer. Il aurait pu nous le donner, mais il a pris peur : d'une amende, de la police locale, de la prison. Ils se racontaient des bobards, comme quoi nous pouvions même confisquer leur maison s'ils ne rendaient pas leur ours. Des bêtises, jamais nous n'aurions fait cela. Mais ils sont suffisamment primitifs pour croire à des histoires pareilles.

« C'est la raison pour laquelle ils doivent nous connaître et nous apprécier. Et penser que nous sommes de leur côté. »

Vassil et moi sommes assis sur la terrasse du parc des ours dansants. Devant nous se dresse la chaîne montagneuse de Pirin, avec le pic Vihren qui s'élève à plus de 2 900 mètres, à droite les monts Rila où se trouve un monastère inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

À nos pieds s'étendent douze hectares que l'association autrichienne Quatre Pattes a transformés en paradis pour ours. Confisquées à leurs maîtres, les bêtes bénéficient ici d'un bassin, d'une multitude de jeux et de trois repas quotidiens complets.

La terrasse ressemble à un navire dont la proue s'enfonce dans la verdure sombre de la forêt. Le vert est coupé de fils bleus et de taches brunes.

Les taches, ce sont les ours confisqués à leurs maîtres tsiganes.

Les fils bleus, ce sont des barbelés sous tension. La liberté a aussi ses limites.

## 2.

Pour venir ici, il faut prendre la direction de la célèbre ville thermale de Velingrad à la sortie de la station de ski de Bansko.

Il faut passer sous le viaduc d'un train à voie étroite qui, dans un autre pays, passerait pour une grande attraction touristique, mais qui n'est ici qu'un train de passagers ordinaire suivant un itinéraire pittoresque à travers les montagnes, entre les villes de Dobrinichte et de Septemvri.

Juste avant ce viaduc, on peut voir un panneau avec un énorme ours brun et l'inscription : *Парк за танцуващи мечки* – Parc des ours dansants – 17 kilomètres.

On passe donc sous le viaduc, on longe une petite église orthodoxe fermée à double tour, puis un champ de maïs.

Les quatre premiers kilomètres de la route en direction de Bélitza sont asphaltés. Deux tours dominant la bourgade : le clocher d'une église et le minaret d'une petite mosquée située au bord de la rivière Belichka. Les musulmans représentent un tiers de la population de la ville.

– En majorité, ce sont des musulmans qui ne parlent que le bulgare et ne refusent jamais un petit verre de rakia, mais il y a aussi des musulmans purs et durs, explique Vassil.

Au centre de la ville trône l'hôtel Bélitza, en travaux depuis trois ans. « Ils vont encore mettre cinq ans à le réparer, me disent des passants. Pourquoi ? Parce que c'est un hôtel d'État. Tout le monde s'en fiche. »

En revanche, les gens qui font la queue derrière l'hôtel ne se fichent pas du pain et du paquet de macaronis que leur distribue l'aide sociale. Une longue file d'attente ; il faut arriver très en avance, ou alors faire le pied de grue pendant trois quarts d'heure au moins. Il y a surtout des Tsiganes de Bélitza, mais on voit aussi quelques Bulgares. J'interroge Vassil sur cette file.

Mais Vassil se contente de hausser les épaules. Nul n'ignore que, après la chute du communisme, tout le monde n'a pas pu tirer son épingle du jeu. Que dire de plus ?

Nous revenons à notre discussion sur les ours.

### 3.

Pour la première rencontre, on invite le Tsigane au restaurant, m'explique Vassil. Pas trop cher pour que ça ne lui tourne pas la tête, parce qu'un Tsigane est toujours prêt à faire grimper les enchères au maximum, mais en même temps pas trop bon marché non plus pour ne pas l'offenser. Il y a en effet une chose qu'on ne peut nier : ces gens-là ont un sens de l'honneur très aigu. Il ne faut surtout pas blesser leur amour-propre, car après ils te le revaudront, et tu auras beau lui proposer un bon prix, cinq mille levs par exemple, il te dira que son ours en vaut un million. S'il se braque, tu feras du sur-place pendant un an. Il faudra déployer toutes sortes de stratagèmes : convaincre les maires de petites communes, le conseil des Tsiganes et leurs parents de te soutenir, sinon tu ne régleras rien avec un Tsigane offensé.

Mieux vaut démarrer d'un bon pied.

Quand tu tiens ton Tsigane au restaurant, il faut commander un repas bien arrosé. Lui demander quelle rakia il préfère, l'accompagner, trinquer avec lui. Peu importe si tu n'aimes pas les Tsiganes ; qui les aime, en fin de compte ? Pardon ? Toi, tu les aimes ? Tu as des amis parmi eux ? D'accord, mais peut-être que vos Tsiganes en Pologne sont différents. En tout cas, tu dois te rappeler à chaque instant que tu n'es pas là pour toi, mais que ton but, c'est l'ours. C'est ce que nous avons appris durant notre stage de formation en Autriche. On nous a même fait un schéma :

*Votre but : l'ours.*

*Votre mission : la libération de l'ours.*

*L'ours, pour l'ours, à l'ours, avec l'ours, au sujet de l'ours.*

Si tu te rappelles pourquoi tu es là, c'est plus supportable. Car il faut avouer que l'ours est un animal merveilleux. Intelligent, digne, royal. La nature dans son incarnation la plus parfaite.

Tu dois donc souler le Tsigane, ce qui est d'autant plus difficile que vous buvez ensemble. S'il s'enivre, toi aussi tu

t'enivres. C'est bien le problème, mais tu es en position de force pour une bonne raison : tu connais le but du jeu. Tu sais à quoi va ressembler notre magnifique parc de Bélitza, et tu t'imagines déjà ces pauvres ours en liberté. Tu es donc capable de maîtriser tes émotions. Tu ne vas pas te laisser aller à des effusions sentimentales d'ivrogne avec ton Tsigane – ou, si c'est le cas, pas plus que ne l'exige la situation. Tu contrôles ainsi la discussion tout le temps.

Quand le Tsigane essaie de parler de sa famille, de ses enfants, du gouvernement, du prix de l'essence, tu écoutes aimablement, mais au bout d'un certain temps tu lui verses un verre de rakia et tu lui dis : « Alors, quand pouvons-nous venir chercher l'ours ? »

Comme on dit en Bulgarie : *Un lac se remplit goutte à goutte.*

Il faut donc constamment lui verser de la rakia. Et il faut aussi penser aux cadeaux. Les Tsiganes adorent les cadeaux. Quels qu'ils soient. Un porte-clés, un T-shirt, un bonnet, un briquet. N'importe quoi. L'essentiel, c'est que le cadeau soit joliment emballé : dans un grand sac en papier bruissant, avec des dessins. Vous buvez, et au bout d'un moment tu lui dis : « J'ai un petit souvenir pour toi. » Et tu plonges la main dans ton sac, le papier bruit, les couleurs chatoient. Le Tsigane va être heureux comme un gosse, quel que soit le cadeau. Ils ne savent pas apprécier la valeur des objets. Du moment que ça brille et que ça bruit, il est heureux.

Et une dernière chose, essentielle.

À un moment donné, tu dois lui dire quelque chose dans le genre : « Vraiment, je ne devrais pas te donner ça, mais... »

Ou bien : « Il ne faut pas que mon chef le sache, mais... »

Alors tu vas chercher quelque chose dans ta voiture, ou bien tu sors quelque chose de ton blouson. Encore une fois, cela peut être un bonnet, un porte-clés ou un T-shirt. Mais, à partir de là, le Tsigane est persuadé que tu es de leur côté. Comme vous magouillez tous les deux, comme tu roules ton propre chef pour lui offrir quelque chose, cela veut dire que tu es un véritable ami.

Ce type d'entretien avec les Tsiganes, j'en ai mené des dizaines et des dizaines. J'ai réussi à récupérer vingt ours ; presque tous ceux que nous avons dans notre parc. Les chefs me vouent une confiance totale. Si je suis obligé de monter les enchères jusqu'à dix mille levs, cela veut dire que c'était la somme à payer. Et si j'en débourse vingt mille, c'est que manifestement je ne pouvais pas obtenir moins.

Mais il m'est aussi arrivé de marchander un ours pour deux mille levs. J'ai même eu affaire à un gars qui, pour cette somme, est venu en personne livrer son ours avec sa propre voiture.

Le plus important ? Le Tsigane doit te faire confiance. Il doit être convaincu qu'il serait plutôt trahi par sa famille que par toi.

Je suis fier de dire que tous les Tsiganes, absolument tous – je ne sais pas pourquoi –, me faisaient confiance. Je leur disais : « Écoute, je viens te voir en ami. Je vais m'arranger pour que l'Allemagne te donne de l'argent. Beaucoup d'argent, tu peux toucher jusqu'à trois mille levs. Mais si on n'arrive pas à s'entendre, la police viendra confisquer ton ours. Et tu ne toucheras pas un sou. »

Alors le Tsigane disait : « Quoi !? Trois mille levs pour mon Micho, pour ma Vela, pour mon Isaura ? » Car ils appelaient souvent leurs oursonnes Isaura, en souvenir de l'esclave d'une série brésilienne. « Tu plaisantes ou quoi !? » Et il commençait son cinéma et racontait combien son Micho était jeune et quels numéros il savait faire, combien sa Vela était spirituelle et à quel point les touristes l'adoraient, combien son Isaura était douce et comment elle buvait de la bière. Et il essayait, à la manière stupide des Tsiganes, de t'extorquer toujours plus de fric : trois mille levs, c'était une plaisanterie, il exigeait un million de marks allemands (somme avancée par le premier Tsigane avec lequel nous avons négocié).

Et ton rôle, c'est de le faire redescendre sur terre et de baisser ce million à dix mille levs, disons.

Certains garderont leur ours jusqu'à la fin. En dépit de toute logique, car le monde va de l'avant, et au XXI<sup>e</sup> siècle, alors que nous communiquons avec des iPhones et que nous allons dans l'espace, il n'y a plus de place pour les ours dansants.

Mais certains Tsiganes s'étaient tout simplement habitués à ce travail. Ils s'accommodaient de cette vie et ne pouvaient pas en changer, c'est normal.

Tu dis à l'un d'eux : « Rends ton ours, sinon tu vas avoir des problèmes. »

Il te répond qu'il va le rendre, tu crois lui avoir fait entendre raison. Mais vous vous séparez, il discute avec ses compères tsiganes, puis il change d'avis, il se cache chez un cousin et, son ours, il ne te le rend pas.

Tu lui dis : « Notre pays fait partie de l'Union européenne. Les touristes du monde entier protestent contre des gens comme toi. Il faut que tu rendes ton ours. »

(C'est en effet notre cellule de communication et de relations publiques qui incite les gens à protester.)

Il dit qu'il va le rendre. Mais, le lendemain, il dit qu'il ne veut plus te le rendre et que, pour embêter l'Union, il va en prendre un de plus.

Et il ajoute – ce qui, de mon point de vue, est le summum de l'insolence – qu'il sait mieux que nous ce qui est bon pour l'ours. Que leur maïs et leur pain sont bien meilleurs que nos noix et nos pommes. Que la chaîne tsigane et la *gadulka* sont bien mieux que nos douze hectares.

Et ce qui m'énerve le plus, c'est quand il prétend aimer son ours. Quand il prétend que nous voulons le priver d'un membre de sa famille.

Je me dis alors : « Mon gars, ton animal, tu le tortures. Tu l'humilies. Tu le contrains à des comportements totalement incompatibles avec sa nature. D'un animal fier et sauvage, tu fais un clown ! Un bouffon ! »

Mais que peut comprendre un stupide Tsigane, même si je lui explique tout cela ?

Pendant des années, ils ont entendu qu'il allait falloir rendre les ours et ils se sont habitués à ce discours. Ils ont cru que tout resterait des paroles. Ils n'ont pas compris que nous ne renoncerions pas. Que nous préparions une réserve. Que nous avons l'appui de personnalités importantes : des hommes politiques, des acteurs, des journalistes. Et qu'en s'asseyant avec nous à cette table croulant sous les plats, la rakia et les cadeaux, ils se trouvaient en position de faiblesse, car tout le monde est de notre côté, et eux, ils ne sont que des

Tsiganes idiots qui cultivent des traditions d'un monde qui n'existe plus.

5.

Autre élément fondamental. Nous tenions beaucoup à leur faire prendre conscience que la somme qu'ils touchent, ce n'est pas de l'argent en échange de leur ours. Ils avaient l'habitude de se vendre leurs ours entre eux et, au début, ils nous traitaient comme un nouveau client.

L'un me dit : « Mon ours n'a que cinq ans. Tu dois me payer plus cher qu'à mon voisin parce que, lui, son ours a plus de trente ans et va bientôt crever. » Ils essayaient toutes sortes de trucs. Si tu donnes de l'alcool à un vieil ours, il sera frais comme un gardon. Donc, avant de nous rencontrer, ils abreuyaient leur vieil ours de rakia et nous persuadaient que leur bête était jeune et qu'il fallait payer un supplément. Ou alors ils lui teignaient la fourrure avec un shampooing colorant.

Mais, dès le début, nous insistions sur un point, qui est stipulé en toutes lettres dans chaque contrat : nous ne payons pas pour l'ours.

Tu touches de l'argent parce que tu es pauvre et que nous voulons te soutenir. Tu te trouves dans une situation difficile. Ton poste de travail a en effet été supprimé. Tu n'as plus de quoi vivre et tu dois apprendre un nouveau métier. Tresser des paniers, construire des maisons, faire des compositions florales. Ou bien ouvrir un magasin d'alimentation, un point de récupération de ferraille, c'est d'ailleurs ton rayon.

Étant donné la situation difficile dans laquelle tu te trouves, nous voulons t'aider en te donnant tant ou tant.

Nous n'étions pas obligés de le faire, car en Bulgarie le dressage des ours était déjà interdit et nous aurions pu entrer chez eux avec la police et confisquer leurs ours.

Mais, dès le lendemain, l'organisation qui défend les droits des Tsiganes nous aurait intenté un procès. Et ça aurait fait tout un pataquès : l'organisation de défense des animaux en procès contre l'organisation de défense des Roms. Mieux valait les dédommager.

Ils ont essayé de marchander jusqu'à la fin. Le contraire aurait été étonnant. Ce sont des Tsiganes, c'est dans leur

nature. Ils ont toutefois fini par se rendre compte que nous ne céderions pas ; que pour nous, ce qui était important, c'était l'ours et non son âge ou la couleur de sa fourrure. Ils ont compris que nous étions d'un monde un peu différent du leur. D'un monde qui ne traite pas l'ours comme une marchandise, d'un monde qui respecte toute créature et qui veut que toute créature soit libre et heureuse.

Alors ils ont commencé à mollir.

Il ne restait plus qu'à les rencontrer encore une fois ou deux autour d'un repas et d'une bouteille de rakia. Marchander encore un peu. Expliquer une fois de plus que soit ils rendaient leur ours contre une somme d'argent, soit la police débarquerait chez eux un mois après et ils ne toucheraient pas un sou. L'opération tirait néanmoins à sa fin.

## 6.

Après le dernier repas, nous nous donnions rendez-vous chez le notaire pour signer un contrat. Mais si tu crois que c'était la fin des magouilles et des roublardises, tu te trompes.

Le premier Tsigane avec lequel nous avons fait affaire avait deux ours. Toute sa famille sur quatre générations en vivait (il s'agit de ceux qui au début voulaient un million de marks allemands).

Nous nous sommes mis d'accord sur un prix convenable : vingt mille et quelques levs. Nous étions ravis, car c'était un dresseur d'ours connu, et nous pensions que si nous parvenions à nous entendre avec lui, ce serait plus facile après avec les autres. Je lui ai répété à plusieurs reprises : « Ne dis pas aux autres combien nous te donnons. Tu es le seul à toucher une somme pareille parce que tu es respecté et que pour nous tu comptes beaucoup. » Le Tsigane hochait la tête, trinquait avec nous, et nous pensions maîtriser la situation. Il nous a remis ses ours, il était même tout sourire.

Nous transportons les bêtes dans notre parc, nous les prenons en charge, et nous entreprenons les pourparlers avec les Tsiganes suivants, quand soudain... c'est le blocage total. Aucun ne veut discuter avec nous. Et si l'un d'eux y consent, il propose des prix à hauteur d'un million de marks.